

Le rapport mère-fils, vu sous l'angle mythique.

*À toi,
ma chère maman.*



(..) cette inscription (...)
était en hébreu, en grec et en latin
Jean XIX – 20.

1 – Qu'est-ce qu'un mythe ?

S'agit-il toujours d'une construction de l'esprit qui ne repose sur aucune base réelle, comme certains ont tendance à le croire ? Certes non ! La richesse sémantique de ce vocable dépasse de loin cette acception, qui s'est imposée après Homère avec les notions de *légende*, de *récit fabuleux* et de *conte*. À l'origine et même ensuite, le mythe, qui vient du grec *mutos* (μῦθος), est une *parole exprimée*. D'où : *message, conseil, ordre, projet*, etc. D'après les grammairiens, son origine étymologique reste douteuse. Dans ces conditions, pourquoi ne pas proposer la suivante : *muthos* mis pour *mu-théos* (μῦ-θεός), par syncope du caractère ε. De la sorte, nous aurions la succession *mu-Dieu*, *mu* étant la douzième lettre de l'alphabet, qui commence par la consonne **m** et qui chiffre 40, tout comme le *mem* (מ) hébraïque. Or, en de nombreux idiomes aux origines pourtant diverses, le même mot *mère* ou *maman* commence par cette consonne **m**. Tout mythe digne de ce nom raconterait-il les multiples aventures de cette « *maman* » polymorphe, avec un projet divin ?

Pourquoi un tel préambule, quelque peu technique et abscons ? Parce qu'en première lecture, un mythe énonce toujours une histoire simple et facilement compréhensible par tous, élaborée pour marquer l'imagination d'une empreinte indélébile. C'est son aspect légendaire. Mais le voile d'une apparence ne cacherait-il pas une perle, de valeur inestimable ?

2 – Le mythe judéo-chrétien de la Vierge Marie.

Nul besoin d'appartenir à l'Église pour en avoir entendu parler. Rappelons-en toutefois les grandes lignes (Luc I, 26 à 35) : un beau jour, l'ange Gabriel vient annoncer à une jeune fille vierge — prénommée Marie — qu'elle sera fécondée par l'opération du Saint-Esprit. Ayant mis au monde son enfant, elle est néanmoins demeurée Sainte et Vierge, puisqu'on la nomme encore ainsi de nos jours. Pris à la lettre, il est certain qu'un tel *récit fabuleux* n'est pas logiquement recevable. Oui, mais en latin, Marie se dit *Maria*, qui est le pluriel de *mare* : l'eau océanique. Autrement dit, *maria* signifie *les eaux marines*. L'équivalent hébreu *Myriam* (מַרְיָם = 600.10.200.40) y ajoute la notion d'amertume, caractéristique de l'eau de mer. Quant à l'hébreu *Gabriel* (גַּבְרִיאֵל = 30.1.10.200.2.3), il pourrait se rendre par *gabarit divin*, ou par *mon homme divin*. Mais le *aleph* (א = 1) que son nom contient ne peut agir que par le souffle du *schin* (ש = 300). L'ensemble *esch* (שׂא = 300.1) est un feu. Et, pour tout dire, le *feu du ciel* ou le *feu de Dieu*. *Le Saint-Esprit* peut-il se concevoir autrement ?

Ce qui précède peut sembler hypothétique, un tantinet « tiré par les cheveux ». Il n'en est rien. De nos jours, il est unanimement reconnu que le vivant a pris naissance dans l'océan, et l'attentive observation de la Nature se charge de nous en donner la confirmation. Chacun sait que l'eau de mer contient des sels minéraux inorganiques (chlorure de sodium, etc.). Mais que la foudre vienne à tomber à la surface, en un endroit précis, alors des molécules organiques se forment au point d'impact : Marie a enfanté. La thèse de médecine du Docteur GALONIER-GRATZINSKI, soutenue à Montpellier en 1936¹, en a permis une magistrale reproduction en laboratoire. Mais l'analogie ne s'arrête pas là. Aux alentours immédiats du point de fulguration, la composition chimique de l'océan n'a pas varié : malgré un « *enfantement* »

¹ *Essai sur l'existence d'un stade élémentaire, primitif et fondamental de la matière dite vivante : l'Archobe.*

local, Marie est restée vierge. Et que sommes-nous en vérité, avec les quelque 70 à 80 % d'eau (océanique) contenu dans notre organisme, sinon de merveilleux aquariums ambulants ?

3 – L'eau-mère, en hébreu.

Dans la langue d'Abraham, ce très ordinaire mais néanmoins précieux fluide commence par la consonne **m** et se dit *maïm* (מַיִם = 600.10.40). Nous avons vu que la moindre gouttelette est susceptible de se laisser féconder par une modalité de l'invariant fondamental *aleph* (א = 1), appelé Dieu dans les mythes. Comme l'hébreu s'écrit de droite à gauche, nous avons donc la succession *em* (מא = 40.1) pour un élément. Nous garderons *mem* (מ = 40) pour une « molécule » et *mem* (מ = 600) pour la globalité des gouttelettes considérées. En conséquence, l'eau s'offre comme un réceptacle prodigieux, plastique, et susceptible de conserver son modelage par le biais d'un système complexe de franges d'interférences. Du coup, elle va constituer le milieu biologique fondamental, instrument des formes. Suivant le « gabarit » reçu, elle va s'organiser en conséquence. Or, en hébreu, la racine *em* (מא = 600.1) est une mère.

4 – Le fils descend de la mère.

En hébreu comme en grec, un nombre correspond à chaque « lettre » (respectivement *auth* ou *gramma*). Considérons le tableau suivant, dont la richesse des combinaisons nécessite un examen soutenu :

Descendance		Échelon collectif	Échelon individuel	Associations	
Mère	<=====	מא = 600.1	מא = 40.1	מ = 40	א = 1
Fils	<=====	בא = 700.2	בא = 50.2	ב = 50	א = 2
La mère et l'aboutissement de son fils donnent Amen (באא = 700.40.1) : Foi		40 et 700 ↓		40 et 50 ↓	
		Manne collective : בא		Manne indiv ^{le} Père : אא	

Entre autres, nous remarquons la « descendance » mère-fils qui s'impose à l'échelon individuel, puisque 2 succède à 1 et 50 à 40 dans la numération hébraïque. À la suite de cette genèse du fils par la mère, le père se trouve *ipso facto* remis en scène, alors qu'il est occulté dans le mythe. Pour pénétrer et vivre avec fruit le contenu dynamique des différents schèmes ici présentés, se reporter à l'étude *Sur les nombres*, sous la rubrique **Kabbale**.

Grâce à l'exemple du rapport mère-fils qui nous occupe ici, nous découvrons l'aspect autorégulateur et maillé (en *feed-back*, comme disent des anglo-saxons) de la structure vivante. Cette imbrication n'a plus rien à voir avec le déroulement linéaire de la logique rationnelle. De ce fait, l'observation qui dégrade doit faire place à l'entendement silencieux, qui engendre par mise en résonance. En première page, la gravure ancienne traduit ce miracle en image.

5 – (...) Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? (Jean, II – 4)

Comment interpréter ce verset énigmatique et pour le moins irrévérencieux (*moi* d'abord et *toi* ensuite) ? Un fils et une mère ne seraient-ils pas ce que d'aucuns imaginent à l'ordinaire ? Ou, plus exactement, leur véritable nature transcenderait-elle leur banal aspect sensible ?